

L'ORGUE DE BARBARIE

(février 1980 - extrait)

Nous avons tous pensé à *Prava d'orchestra* quand eut lieu la dissolution de cette *Ecole Freudienne* que Lacan orchestra jusqu'à la fin. Mais si Lacan avait bien vu le film de Fellini, ce n'est pourtant pas cette actualité qui l'inspira. *Delenda est Carthago* fut le mot d'ordre donné par Lacan à ses fidèles pour achever la destruction du bâtiment qui se fissurait. Les uns, goguenards, se souvenaient que la formule avait échoué à venir à bout de la résistance de Londres en 1940. D'autres, exaltaient l'importance de l'enjeu, le discours psychanalytique qu'il fallait sauver comme Rome sauva la Civilisation. Tout cela laissait un certain malaise, celui-là qui, selon Freud, colle à la culture.

On ne peut douter que Lacan songeait plutôt à Polybe, attribuant cette pensée au vainqueur de Carthage :

« *Et Rome aussi verra sa fatale journée* »*

Quatre fois au moins au cours de sa vie de psychanalyste, Lacan aura été l'agent, tout autant que la victime des scissions qui ont marqué le mouvement psychanalytique français. A chaque fois, les psychanalystes furent conviés à détruire Carthage au nom de Rome. Ils se rassemblèrent sous sa direction,

« *et puis, ils se mirent à parler, parler,**
parler, parler, parler.
On n'entendit plus la musique,
et tout fut à recommencer* »

Lacan ne se lassera sans doute jamais de dire :

« *Moi je joue de l'orgue de barbarie
et je joue du couteau aussi* »

Dans la cacophonie des bavardages, la seule Parole possible c'est parfois le couteau, dit Prévert. L'homme « *tua tous les musiciens* », et aussi, « *il prit la petite fille par la main* »... On peut préférer que Lacan joue de l'orgue, ou qu'il joue de la barbarie. Mais c'est un fait qu'il joue des deux. Il n'est pas un ogre de barbarie. Lacan a néanmoins été considéré par beaucoup comme un tyran pour son Ecole. Qu'il la fonde, qu'il la dirige ou qu'il la dissolve, on n'a voulu y voir que la marque de son arbitraire. Il est vrai qu'une telle image tient pour une large part à ce que nul autant que Lacan n'a su montrer l'homme comme une marionnette dont les ficelles sont les chaînes signifiantes. L'homme se soutient de son image dans le miroir où il jubile de se voir, si libre d'apparence, qu'il en oublie les fils qui le soutiennent et qui l'agitent. Cela, Lacan n'a cessé de l'enseigner. Aussi lui attribue-t-on un savoir, un pouvoir démoniaque... ou divin. Mais quand Lacan parle de l'homme, ou du psychanalyste, c'est aussi de lui-même qu'il parle. Quand il dit à son séminaire, en janvier 1980 : « *je me range parmi les dupes* », il rappelle à ceux qui ne veulent pas le savoir que ce sont les signifiants du discours psychanalytique qui le tiennent. Ce qui gêne chacun dans son rapport à Lacan, c'est qu'il se refuse à se montrer "compréhensif", comme on l'est quand on est prêt à entrer dans les raisons de l'autre... pour ensuite n'en faire qu'à sa tête. Mais ce qui lui permet d'entendre quelque chose à ce qu'on dit, et parfois d'y répondre.

C'est pourquoi l'histoire de l'*Ecole Freudienne* ne se confond pas avec celle de l'enseignement de Lacan. C'est ce que rappelle brutalement la dissolution du 5 janvier

[1980]. L'enseignement public a commencé dès 1953 et même quelque peu avant. Peu importe finalement sous quel sigle : *Institut de Psychanalyse, Société Française de psychanalyse, Ecole Freudienne de Paris, Cause Freudienne*. Peu importent les lieux : rue Saint Jacques, Clinique des maladies mentales à Sainte Anne, rue d'Ulm, la Faculté de Droit. Le principe ordonnateur est toujours resté relativement contingent par rapport aux avatars du lieu de son énonciation. Et c'est bien à partir de là que doit être évalué ce qui s'est passé dans l'*Ecole Freudienne* comme aussi ce qui s'était déroulé auparavant. Les oppositions à l'enseignement de Lacan, si appuyées qu'elles aient été sur de fortes réalités institutionnelles et autres, n'ont jamais fait le poids par rapport à ce que constituait son séminaire comme frayage et comme mouvance, débordant à tout moment, et dès le début, le cercle limité de ceux qui se considéraient comme étant directement ses élèves. C'est la raison pour laquelle Lacan n'était pas, n'avait aucune raison de se comporter en tyran. Il lui suffisait d'assurer les conditions minimales pour que son enseignement puisse se poursuivre. C'est donc surtout par rapport à un fléchissement certain du séminaire de Lacan qu'il faut considérer la dissolution de l'Ecole. Fléchissement que certains parmi ses proches ont appelé « *son fameux silence* » et n'hésitent pas à cette occasion à se faire l'écho de ragots : « *On dit que Lacan prend de l'âge* » ; « *Il a 80 ans, non 79* », etc. D'autres, prenant argument de cette difficulté pour contester la voie dans laquelle il orientait son enseignement : « *Vous voyez bien qu'il s'emmêle les pieds dans les mathèmes* ». Contestations peu sympathiques, mais qui témoignent de l'embarras de chacun devant le fait que Lacan semblait "sécher" devant le tableau noir, comme un élève devant son professeur.

Il me paraît plus intéressant de remarquer qu'une dimension bien importante de l'enseignement de Lacan a progressivement disparu depuis les années 70. C'est la dimension polémique. Elle a toujours été très forte, très vive, et si elle visait surtout une certaine conception de la psychanalyse, elle n'épargnait ni la philosophie, ni la médecine, ni les "sciences affines". Elle n'épargnait surtout pas les propres élèves de Lacan qui se voyaient tancer vertement pour telle utilisation déficiente de son enseignement. Une bonne partie de la réputation d'autoritarisme faite à Lacan vient de là. On lui pardonnait mal de maltraiter autant les "bonnes volontés" qui l'entouraient. Et pourtant, Lacan ne prononçait pas d'exclusive, même dans des cas extrêmes où il y était incité par la pression d'autres élèves qui n'auraient sans doute pas été mécontents de voir l'élimination de quelque rival, bruyant sinon dangereux. C'était de la part de Lacan une position politique de directeur d'un mouvement opposé par principe à toute censure et convaincu que celui qui voulait s'éloigner de son enseignement finirait par s'exclure de lui-même. Mais Lacan tenait surtout à ce que sa position de leader ne le bâillonne pas lui-même et ne lui interdise pas de dénoncer des vérités parfois cruelles. La dimension polémique a surtout son importance si l'on ne tient pas pour négligeable la phrase de Lacan lui-même disant qu'on « *reçoit de l'Autre son message sous une forme inversée* ». C'est ainsi que, pour lui-même, en lisant, en écoutant des auteurs qui se disaient psychanalystes, et de surcroît lecteurs de Freud et de Lacan, il entendait surtout ce à quoi il ne pouvait souscrire. La polémique était donc pour Lacan le point d'appui à partir duquel il pouvait faire effectuer un pas de plus à l'élaboration théorique. C'était un des éléments du fonctionnement d'une symbolique, celle du discours analytique. Donc, nulle condamnation, nulle excommunication prononcée à l'égard de l'autre, nul enjeu narcissique. Et s'il arrivait à Lacan de dire que telle bourde était bien le fait d'un psychanalyste, ce n'était pas pour reconnaître de l'autre qu'il était un mauvais psychanalyste et ce n'était pas non plus pour dire des psychanalystes qu'ils étaient des imbéciles dont seuls certains pouvaient être sauvés par la grâce de son discours à lui, Lacan. C'était parce qu'il était attentif à suivre la démarche boiteuse du discours, n'échappant pas, du fait qu'il est psychanalytique, aux cheminements tortueux, par les voies de la dénégation, de la méconnaissance, etc.

Il me paraît de la plus grande importance de rappeler cette dimension polémique, parce qu'il est particulièrement important que le psychanalyste ne se laisse pas prendre aux pièges narcissiques qu'elle tend à tout moment. On ne la voit pas apparaître dans sa totalité dans une rédaction écrite, nécessairement non intégrale, des séminaires, d'autant plus que la polémique se nourrissait de tout ce qui se disait en d'autres lieux, publics ou privés. C'est tout ce dont est porteur le discours de l'Autre qui se trouvait inclus dans cette démarche. La perte de ce point d'appui polémique que prenait le discours de Lacan est allée de pair avec l'avènement d'une prudence de plus en plus grande de la part d'élèves de plus en plus soucieux de ne se manifester qu'à propos d'un point de détail ou relativement marginal ; par exemple, en se faisant eux-mêmes polémistes à l'égard de ce qu'ils estimaient être une déviance par rapport à l'enseignement de Lacan. Mais ça ne donnait pas du tout la même chose. Parce que là, on ne débouchait pas sur des aperçus théoriques nouveaux et féconds, mais on ne pouvait conclure que par une condamnation prononcée contre un auteur ou son œuvre ; le polémiste se faisant le défenseur d'une orthodoxie, voire l'agent d'une politique répressive. La polémique ne pouvait échapper aux jeux stérilisants de l'exclusion réciproque où le confort narcissique se comptait dans la vigueur plus que dans la rigueur. Ceci a fait le jeu des oppositions latentes qui, dans l'*Ecole Freudienne*, dénonçaient une atmosphère confinée, terroriste, rendant de moins en moins possible la libre discussion nécessaire au progrès des idées. Protestations qui n'allaient pas sans des excès qui faisaient, à leur tour, le jeu de ceux qui voulaient montrer que sous prétexte de liberté, on profitait de l'estrade que constituait l'*Ecole Freudienne* pour diffuser des idées qui n'avaient rien de lacaniennes. C'est ainsi que les psychanalystes se mirent « à parler, parler, parler (...) on n'entendit plus la musique, et tout fut à recommencer ». (...)

*Homère, *Iliade* : « Et Troie verra... »

**Jacques Prévert, *Paroles*, « L'orgue de barbarie »